

En manque d'expos ? Six idées de galeries à visiter

Le service Culture du « Monde » a sélectionné un choix de lieux parisiens à découvrir pour les amateurs d'art frustrés par la fermeture des musées.

Le Monde •

Publié le 17 décembre 2020 à 23h57 - Mis à jour le 18 décembre 2020 à 12h59

• Lecture 6 min.

Article réservé aux abonnés

LA LISTE DE LA MATINALE

Les musées sont fermés, mais pas les galeries d'art : les critiques du service Culture vous proposent d'aller voir le premier grand accrochage parisien du peintre américain Mark Tobey depuis près de soixante ans, les mises en scène d'une photographe finlandaise qui s'occupe de tout à la fois, les œuvres de créateurs « bruts », ou encore de rapporter un bout de lune découpé à la maison.

Mark Tobey, abstrait avant les autres



« World », 1960 - tempera sur papier. JEANNE BUCHER JAEGER, PARIS / JEAN-LOUIS LOSI

Quand les musées sont fermés, certaines galeries prennent le relais. Quand ils sont ouverts aussi

d'ailleurs : l'accrochage d'une quarantaine d'œuvres de l'Américain Mark Tobey (1890-1976) n'aurait pas déparé les salles du Centre Pompidou. Ses responsables en sont conscients : à défaut de l'organiser eux-mêmes, ils ont prêté (fait rarissime de la part de l'institution à l'égard d'une galerie) un de leurs chefs-d'œuvre, *Unknown Journey* (1966). Une part importante de l'exposition est constituée du fond de la galerie Jeanne-Bucher-Jaeger, la première à l'avoir montré en France, et du prêt d'un duo de collectionneurs français passionnés, de Bueil & Ract-Madoux. Rien n'est à vendre, si ce n'est le catalogue, édité par Gallimard (200 pages, 35 euros), et ouvrage remarquable s'il en est. Depuis l'exposition de 2017 à la fondation Guggenheim de Venise, c'est le premier accrochage d'importance en Europe de l'œuvre de cet artiste qui fut abstrait avant tous ses compatriotes, et inspira tant Jackson Pollock que Mark Rothko. Et le premier à Paris depuis son exposition au Musée des arts décoratifs : c'était en 1961 ! **Ha. B.**

¶ « Tobey or not to be », galerie Jeanne-Bucher-Jaeger, 5, rue de Saintonge, Paris 3^e. Jusqu'au 12 février. Entrée libre.

Un pont entre artistes « bruts » et « professionnels »



« Face à face » : Annette Messager et José Alberto Cadi. CHRISTIAN BERST, PARIS

Epidémie ou pas, Christian Berst n'a pas pu résister à la tentation. Quand il a appris que l'espace qui fait face à sa galerie se libérait, il a décidé de le reprendre. La répartition des fonctions entre les lieux est claire. Dans son espace ancien, les expositions monographiques continueront. L'autre se nomme *The Bridge*, « le pont », parce qu'il est voué aux passages entre les créateurs dits « bruts », marginaux ou internés, et les artistes dits « professionnels », une idée que les surréalistes ont mise en pratique jadis et que La Maison rouge avait elle aussi souvent défendue. Il y aura sept rencontres de ce type par

an. La première, sous le commissariat de Gaël Charbau, place face à face des prêts du collectionneur Laurent Nebot et des artistes de la galerie. La distribution est brillante. D'un côté Annette Messenger, Bernard Réquichot, Tetsumi Kudo ou Stéphane Mandelbaum ; de l'autre Frédéric Bruly Bouabré, Jorge Alberto Cadi, Lubos Piny ou José Manuel Egea. Et, côté sculpture, une très rare tête modelée par Carlo Zinelli en compagnie d'une statue dayak de Bornéo. **Ph. D.**

¶ « Face à face », The Bridge, galerie Christian Berst. 3-5, passage des Gravilliers, Paris 3^e. Jusqu'au 24 janvier.

Elina Brotherus, photographe d'une invention rare



Elina Brotherus : « Bad camouflage », 2016. ELINA BROTHERUS / GB AGENCY, PARIS / gb agency, Paris

Depuis la fin des années 1990, la photographe finlandaise Elina Brotherus construit une œuvre majeure. Le principe premier est simple : être tout à la fois le modèle, la metteuse en scène, l'éclairagiste, la costumière, la maquilleuse et la photographe. C'est celui que pratiquent Cindy Sherman ou Zanele Muholi, mais Brotherus l'interprète d'une manière différente. En jouant des paysages et des intérieurs, elle glisse d'innombrables allusions artistiques et littéraires, du

romantisme allemand au surréalisme, à Fluxus, John Baldessari et W.G. Sebald. Elle est d'une invention rare pour tirer parti de la nature et de l'architecture, et y prendre des attitudes étranges. Les mutations sont constantes : elle devient statue nue, peut-être allégorique, elle disparaît dans un sac plastique ou sous un abat-jour ou, dans une robe à fleurs, elle se confond avec le papier peint d'une pièce que l'on devine vide et froide. Sans doute des éléments autobiographiques se dissimulent-ils dans nombre de ces scènes qui captivent longuement le regard. **Ph. D.**

« Bad camouflage », [gb_agency](#), 18, rue des Quatre-Fils, Paris 3^e. Jusqu'au 19 décembre.

« Free lunch », un bout de Lune à rapporter chez vous



Coco Capitán : « Memory Adoption Bureau », 2020. JEAN-KENTA GAUTHIER, PARIS

Un *free lunch*, « déjeuner gratuit », ça n'existe pas : c'était la théorie de l'économiste Milton Friedman, pour qui la gratuité n'est en réalité qu'un prétexte pour vous vendre autre chose. La version contemporaine en serait « si c'est gratuit, c'est vous qui êtes le produit »... La galerie Jean-Kenta Gauthier veut pourtant prendre le contre-pied de cette expression, inaugurant son nouvel espace dans le 15^e arrondissement avec une sélection d'œuvres qui sont toutes offertes au visiteur – sous forme de poster, de ticket ou d'expérience à vivre... L'exposition, prévue à l'origine pour Paris Photo – pourtant temple du marché de l'art ! –, offre surtout une réflexion stimulante et parfois ludique sur le rôle et la nature des images à l'ère numérique. Daniel Blaufuks vous propose ainsi, chaque jour, un aperçu du temps et du ciel depuis le Portugal, où il habite.

Julien Nédélec a téléchargé une immense photographie haute définition de la Lune qu'il a découpée en petits fragments que vous pourrez rapporter chez vous, sous la forme d'un petit cratère ou une colline située à des centaines de milliers de kilomètres. Car « La Lune appartient à tout le monde », rappelle cette œuvre, quand bien même certains s'amuse à en vendre des titres de propriété. Coco Capitan propose d'adopter une photo amateur, chinée au Japon, et qui contient donc les souvenirs et la mémoire de quelqu'un, à préserver de l'oubli. Raphaël Dallaporta – qui a une autre exposition, « Equation du temps », dans l'autre espace situé dans le 6^e arrondissement – vous offre quelques secondes de tête-à-tête avec vous-même : tandis que vous observez votre reflet dans un miroir, une machine vous espionne et traduit cette expérience en données boursières, un « indice de volatilité » qui vous est restitué sous la forme d'un petit ticket. Surveillance, intelligence artificielle, ellipses poétiques, albums de famille, archives... sous différentes formes, les œuvres présentées interrogent la prolifération et la circulation accélérée des images, obligeant le spectateur à s'y arrêter quelques secondes. Un vrai cadeau. **Cl. G.**

¶ « Free Lunch », galerie Jean-Kenta Gauthier Vaugirard, 4, rue de la Procession, Paris 15^e. Jusqu'au 13 février. « Equation du temps » de Raphaël Dallaporta, 5, rue de l'Ancienne-Comédie, Paris 6^e. Jusqu'au 13 février.

Bojan Sarcevic dans l'ère cryogénique



Bojan Sarcevic : « L'Extême », 2020. CLAIRE DORN / BOJAN SARCEVIC / GALERIE FRANK ELBAZ, PARIS

C'est un peu comme si l'on faisait irruption dans un film de science-fiction un peu glaçant. Les acteurs, ou plutôt actrices ? Des mannequins sans âme, une pierre sculptée en guise de visage, harnachés de cordelette. Le décor ? De colossaux monolithes de marbre sculpté, agrémentés de frigos dans un mariage pour le moins incongru. La glace prend, gèle, fond, coule au sol, accentuant un peu plus la bizarrerie de ce paysage de ruine du troisième millénaire. Comme si ces sculptures étaient les tombeaux d'une ère cryogénique à venir, et les silhouettes les fantômes d'une civilisation perdue. C'est peu de dire que le sculpteur Bojan Sarcevic prend ici un sacré virage, mais le chemin qu'il prend est toujours aussi passionnant. **E. L.**

¶ « L'Extême », de Bojan Sarcevic. [Galerie Frank Elbaz](#), 66, rue de Turenne, Paris 3^e. Jusqu'au 27 février.

Les corps perturbants de Jean-Luc Moulène



Jean-Luc Moulène : « Implicites & Objets », 2020. [MARTIN ARGYROGLO / GALERIE CHANTAL CROUSET / PARIS 2020](#) / [Galerie Chantal Crouset / Paris 2020](#)

Jean-Luc Moulène prend un malin plaisir à dérouter l'amateur, et chacune de ses irruptions sur la scène de l'art est comme un pied de nez à toutes les attentes. Désormais bien plus envoûté par la sculpture que par la photographie à laquelle il a consacré ses premières décennies, il déploie ici une série de corps des plus perturbants. Leur allure est maladroite, leur épiderme paradoxal, leur équilibre précaire. Jusqu'à ce que l'on comprenne qu'il s'agit de moulages effectués sur des poupées gonflables. Rien d'érotique, pourtant, ni d'érogène, dans ces créatures : elles sont retournées comme un gant, toutes coutures dehors, visage figé en masque pétrifié. Le béton a pris la place du latex, l'envers est devenu l'endroit, les failles des protubérances, dans une mise en scène glaçante de femmes doublement objets. Attention, l'exposition ferme dans deux jours. **E.L.**

¶ « Implicites & Objets », de Jean-Luc Moulène. [Galerie Crouset](#), 10, rue Charlot, Paris 3^e. Jusqu'au 19 décembre.

Le Monde